

## PROLOGUE

Quand Marc Decros a lu mon manuscrit, il a tout de suite été traversé par une série d'images qu'il a voulu traduire de manière photographique. Ce qui l'a intéressé, dans cette déclaration d'amour, c'est d'évoquer la succession de paysages que les personnages cachent sans qu'ils s'en rendent compte. Dans un texte, une géographie s'impose si on y prête bien attention. La démarche de Marc a été de mettre en lumière ces territoires invisibles et ceux suggérés explicitement dans ce monologue. Au fur et à mesure de son travail s'est dégagée une unité thématique.

Le regard singulier qu'il a posé sur mon histoire m'a immédiatement séduit. J'ai d'autant plus été touché par la poésie qui s'en dégageait que j'ai songé – l'espace d'une seconde – à un texte de Tomas Tranströmer dont je ne cite ici qu'un extrait :

Quelqu'un apparaît un instant comme sur une photographie, mais plus distinctement,  
[avec, à l'arrière-plan, quelque chose de plus grand que son ombre.  
Il se tient debout devant une montagne.  
C'est davantage une maison qu'une coquille d'escargot.  
Ce n'est pas une maison, mais cela a beaucoup de chambres.  
C'est indistinct mais subjuguant.  
Il naît dans cette coquille, et elle naît en lui.  
C'est sa vie, c'est son labyrinthe.

*in Baltiques, Œuvres complètes, 1954-2004*

Les petits filets que régulièrement l'hiver nous remplissons de boulettes grasses pour les oiseaux sont maintenant vides depuis longtemps. Le printemps arrive à petits pas. Quelque chose d'intérieur chantonne que nous nous interprétons mutuellement sans le savoir. Tu dis que c'est l'arrivée du soleil ; je pense que c'est le début d'un nouveau texte et suis heureux qu'il montre enfin le bout de son nez. Ils ne sont pas comme les fleurs, les mots, et tu n'es pas dupe. Mais ils poussent aussi et à n'importe quelle saison. Aujourd'hui, je sais, même en fermant les yeux, que les arbres finiront par être bien verts, couverts de fruits que nous mangerons en parlant de ce qui cloche dans ce monde. Il faut que tu écrives toi aussi un livre sur tout ce que tu me dis depuis tant d'années et que je trouve très juste et beau. Ainsi, au cycle des saisons tu seras moins sensible. Je t'assure qu'il ne nous reste plus que ça, nous autres minuscules, invisibles et sans pouvoir. Je ne veux pas dire qu'il faut absolument imposer sa puissance à son entourage pour avoir le sentiment d'exister, non, loin de là, mais je pense qu'en écrivant, on se sent moins piétiné. Ou disons que les piétinements sont moins douloureux. Drôle d'idée, me diras-tu. Je sais. Les craintes que l'on a viennent d'autre part dès que l'on sait que l'on va être lu.

